

gues du défunt, M. Webley, écrivait au comité dont il relève : « Je n'ai aucun doute que Baumann ne fût prêt à mourir. C'était un jeune homme pieux et saint, rempli de foi et de zèle, et dont le cœur débordait d'amour pour Christ. Son champ d'activité, à la Grande-Rivière, donnait de belles espérances ; ainsi, dans sa dernière lettre, reçue il y a quatre mois, notre ami mentionnait six candidats au baptême. »



MISSION DU LESSOUTO.

Extrait d'une lettre de M. DUVOISIN.

Bérée, 10 août 1868.

Nous nous sommés bien trompés si nous avons pu croire un instant que les calamités qui fondaient sur les Bassoutos entraîneraient la ruine de notre mission. Jamais le Lessouto n'a présenté un aspect plus réjouissant au point de vue de l'évangélisation.

« Le mouvement de réveil se continue; il est général. C'est de tous les points de l'horizon que nous voyons venir à nous des âmes affamées de vérité. Mais c'est surtout chez les Bataungs que le souffle du Seigneur se fait sentir. C'est comme si un jour de grâce luisait maintenant pour cette tribu. Déjà la classe des candidats au baptême, réunie à celle que nous venons de créer pour les enfants récemment convertis, compte de 90 à 100 membres. Le jour de leur réunion, la chapelle est presque aussi pleine qu'elle l'était jadis le dimanche, et, le dimanche, elle est d'un tiers trop petite. Il est vrai qu'il y a six ans, dans certaines occasions, notre chapelle n'était pas moins pleine. C'était dans les temps de sécheresse, lorsque les chefs convoquaient le ban et l'arrière-ban de leurs gens, dans l'espérance d'obtenir de Dieu de la pluie. Mais aujourd'hui, c'est

bien différent. Rien ne réjouit le cœur comme de voir, le dimanche matin, les indigènes arriver de toutes parts, en troupes nombreuses, chantant des cantiques. Pendant le service, c'est un silence profond, qui n'est guère interrompu que par des gémissements et des pleurs. Il y a un passage qui se présente souvent à ma pensée : « N'y a-t-il pas quatre mois jusqu'à la moisson ? etc. » Les campagnes du Lessouto ont blanchi sous le soleil de l'épreuve. Le temps de la moisson est venu, et si quelques-uns d'entre nous ont jeté la semence en pleurant, nous pouvons maintenant emporter les gerbes en poussant des cris de joie.

« Il y a huit jours que, dans le village de Moletsané, une jeune fille de notre école a été enlevée presque subitement par ce que notre cher docteur croit être une hémorragie des poumons. C'était une fille du chef. Depuis quelques semaines elle pleurait sur ses péchés et passait des jours entiers dans les larmes. Comme elle était naturellement très folâtre et un peu revêche, on attendait pour voir ce que cela donnerait. Deux jours avant sa mort, un samedi, elle dit à une chrétienne de l'endroit : « Maintenant je suis heureuse, le Seigneur m'a pardonné mes péchés. » Le dimanche, à la chapelle, on remarqua qu'elle ne sanglotait plus. Le lendemain elle venait de parler de son âme et assistait à la prière qui se fait chaque soir dans le village, quand tout à coup elle s'écria : « Dieu vient me chercher ! Qu'on appelle mon père ! » Bientôt elle fut prise d'un vomissement de sang. Dans les intervalles des accès, elle exhortait ses parents : « Ne pleurez pas, disait-elle, je suis heureuse, je vais au ciel. » et une nouvelle crise plus terrible que les autres l'emporta. Quelques jours après, je me rendais dans ce même village pour entermer une autre jeune personne convertie depuis environ deux mois, et qui venait de succomber à une espèce de fièvre nerveuse. Pendant sa maladie, nous avons pu la visiter plusieurs fois. Rien de paisible comme l'expression de sa physionomie et l'assurance avec laquelle elle parlait de sa foi au Sauveur.

Tant qu'elle put parler, ce fut pour dire qu'elle s'attendait à lui, et quand sa langue se trouva paralysée par les progrès de la maladie, on dit qu'elle montrait du doigt le ciel....

« Avant-hier, en revenant de déposer dans la fosse le corps de cette jeune fille, j'allai visiter des malades et, entre autres, la femme du vieux Daniel. Ce Daniel est un ancien membre de la classe de Mékuatling que nous avons baptisé l'année dernière ; il est maintenant le confident des nouveaux convertis dans son village. Il les exhorte d'abord lui-même et ensuite il les amène au missionnaire. Sa femme avait été à la mort ; maintenant elle était mieux ; mais une véritable transformation s'était opérée en elle. Tandis qu'auparavant, quand on voulait lui parler de son âme, stupidement accroupie devant son feu, elle ne répondait rien et paraissait presque ne pas entendre ; maintenant elle ne se possédait pas de joie. Son visage était tout rayonnant. Elle ne me laissait plus même le temps de lui parler, et ne cessait de m'interrompre pour me dire : « Que le Seigneur est bon ! qu'il est miséricordieux ! »

« Nous avons fait dernièrement, mon ami Casalis et moi, une visite aux chrétiens de Lérivé. Notre voyage a été des plus agréables. Partis d'ici sur d'assez bons chevaux, avec un membre de notre Eglise, nous allâmes coucher à Cana, dans le village de Kéna, fils de Moshesh. Après avoir rassemblé les gens pour leur annoncer l'Évangile, nous passâmes, enveloppés dans nos manteaux, une fort bonne nuit dans la cour où, quelques semaines auparavant, le gouverneur du Cap avait reçu l'hospitalité. Le lendemain, de bonne heure, nous arrivions chez Molapo, escortés de quelques-uns des membres de l'Eglise que nous avons pris au passage. Molapo nous reçut très-bien, nous logea dans la maison qu'il occupe et qui est celle de M. Coillard, et prit soin que rien ne nous manquât. Nous passâmes là trois jours, pendant lesquels nous eûmes de nombreuses occasions d'annoncer l'Évangile, soit en public, soit dans des entretiens particuliers.

« Le dimanche, il y avait foule. M. Casalis fit, sur le sujet de la nouvelle naissance, l'une des prédications les plus originales et les plus attrayantes que j'aie entendues depuis plusieurs années. Il manie la langue en véritable enfant du Lessouto ; aussi les indigènes l'écoutent-ils avec un plaisir visible. Le lendemain, nous eûmes, avec les membres de l'Eglise et les catéchumènes, une conférence intime et fraternelle. Nous passâmes là de bien bons moments. On sentait la présence du Seigneur et que les cœurs de tous s'entre-répondaient. Le brave Yohanne, entre autres, fit un discours des plus émouvants. Il nous dit dans quelle désolation le départ subit de leur missionnaire les avait jetés. Il leur semblait que Dieu lui-même se retirait d'eux, que leur patrie était une terre maudite, que c'en était fait de leur pauvre petite Eglise de Lérivé. Alors ils crièrent à l'Eternel dans leur détresse, et Celui qui console les affligés les consola, en faisant germer la semence répandue par notre frère et en suscitant au milieu d'eux comme une nouvelle Eglise... Et, en effet, il y avait là présents trente à quarante nouveaux convertis, dont plusieurs prirent la parole pour raconter ce que le Seigneur avait fait à leur âme.

« Je vous disais que Molapo réside sur l'endroit ; il ne compte cependant pas s'y fixer. Sur l'emplacement de son ancien village, il se fait bâtir une maison : je devrais plutôt dire un palais, car on n'a encore rien édifié dans ce style au Lessouto. Représentez-vous une vaste maison de près de 80 pieds de long, toute bâtie en pierres de taille, une élégante vérandah qui en fait presque le tour, de belles portes à panneaux ornementés, de grandes fenêtres à la française, de plein pied, avec des carreaux d'une dimension inconnue dans ce pays... et le reste à l'avenant. Le maçon qui y travaille nous disait qu'elle coûterait bien à Molapo vingt-cinq mille francs.

« Le lendemain, après-midi, nous primes congé du chef et, accompagnés de quelques chrétiens de Lérivé, nous galopâ-

mes jusqu'à Tsikoané, ou Tsiamé, un frère de Moshesh, nous attendait. Nous eûmes, le même soir, une réunion nombreuse et très intéressante dont mon ami fit les frais. Il y a dans ce village plusieurs âmes réveillées et un désir réel d'instruction.

« C'est l'existence de ce besoin qui nous a le plus frappés et réjouis dans notre voyage. Il est général. Partout on nous demande des livres. On est particulièrement avide de Nouveaux Testaments. »

L. DUVOISIN.

LÈTTRÉ DE M. JOUSSE.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques, Paris.

Thaba-Bossiou, 10 août 1868.

MESSIEURS ET HONORÉS FRÈRES EN JÉSUS-CHRIST,

Le sentiment qui devrait dominer dans nos cœurs, aujourd'hui, c'est la reconnaissance envers Dieu. Il y a juste un an, qu'à peine rentrés dans le pays, nous mettions la main à l'œuvre pour relever de ses ruines notre station désolée. L'avenir était sombre alors, car des bruits de guerre se faisaient entendre de nouveau, et vous savez quels étaient les desseins de nos adversaires. Mais la coupe de l'iniquité était remplie, le Dieu de miséricorde s'est souvenu de nos Eglises sous la croix; et il a déjoué les desseins de ceux qui ne voulaient s'arrêter qu'après avoir consommé la ruine de nos stations. A Dieu donc soit l'honneur, la louange et la gloire! Aujourd'hui, nous pouvons nous livrer aux paisibles travaux de notre ministère sans crainte, et nous formons des vœux pour que tous nos frères puissent bientôt revenir de la terre de l'exil et reprendre, sous le regard de Dieu, l'œuvre de leur